

Aux confins de l'humanité

Exécuteurs et refusants dans les meurtres de masse

René Fugler

Peu de réflexions libertaires se sont affrontées aux génocides et massacres de masse qui vont rester la marque du ^{xx}e siècle. À moins que le ^{xxi}e ne fasse plus fort ! Il y a pourtant là bien des raisons de s'interroger sur la nature et les moyens du pouvoir quand il aboutit au totalitarisme, sur les croyances et les conditionnements qui motivent et encadrent le déchaînement de la violence, mais aussi sur les capacités de résistance, le rejet de ces conditionnements et des entraînements collectifs.

Un livre récent du sociologue Philippe Breton¹ incite à un parcours éprouvant à travers toute la série des « raisons » qui amènent un être humain à accepter de tuer d'autres êtres humains, beaucoup d'autres. À partir, paradoxalement, de la question inverse : pourquoi certains n'acceptent-ils pas, ou plus, de se plier aux ordres meurtriers ? Son propos ne concerne donc pas les « décideurs », ceux qui au sommet de la hiérarchie établissent les plans d'extermination, mais ceux qui sont chargés d'exécuter la dure besogne. Parmi eux, il s'attache à une catégorie dont on a peu tenu compte jusqu'à présent, ceux qu'il appelle selon le titre de son enquête les *refusants*.

C'est à travers un très vaste ensemble de travaux historiques, en anthropologue plutôt qu'en historien dit-il, qu'il cherche la trace des refusants. Délimitant la période concernée par son étude, il ne remonte pas en amont de la Deuxième Guerre mondiale et prend surtout en considération l'extermination nazie, essentiellement sur le front de l'Est, mais en abordant aussi le conflit vietnamien, la guerre d'Algérie et les massacres du Rwanda. Si,

1. *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir un exécuteur ?* La Découverte, 2009, 250 p. Professeur des universités, Philippe Breton enseigne au Centre universitaire d'enseignement du journalisme de Strasbourg. C'est un spécialiste de la parole, de la communication et de l'argumentation. Il a publié à La Découverte *Éloge de la parole* (2003, 2007) et *L'Incompétence démocratique. La crise de la parole aux sources du malaise (dans la politique)* (2006).

comme il l'espère, son travail prélude à d'autres recherches, il faudra explorer encore l'énorme étendue des crimes staliniens². La «refusance» était-elle envisageable dans ce contexte-là ?

Une catégorie ignorée

Cherchant à comprendre les motivations des refusants – en fait, on le verra, leur absence de motivation – Breton se voit obligé de faire le tour des justifications et conditionnements qui permettent le passage à l'acte des exécuteurs, en prenant ce mot dans son double sens d'exécutants et de bourreaux. Raisons qui n'ont pas prise sur ceux qui font «le pas de côté», qui déclarent sans autre argumentation qu'ils ne peuvent pas faire ça, qu'on ne fait pas ça à des gens. Et cette absence d'argumentation explique aussi qu'on trouve si peu de traces des refusants. Ils n'en disaient pas plus au moment de leur pas de côté, ils n'en ont pas dit plus par la suite³.

Ils restent donc une catégorie ignorée, qui en plus semble gêner. Il y a une périodisation, une temporalité dans la reconnaissance du génocide. Dans un premier temps, à la fin de la guerre, on ne fait guère la différence entre les victimes et l'accent est mis sur les déportés résistants. Ce n'est qu'à partir des années 60 que l'attention se porte sur les déportés raciaux, jusque-là enfermés dans le silence parce qu'on ne tient pas à les entendre. Le génocide est alors reconnu dans sa spécificité, mais débutera alors une «concurrence des victimes» pour la visibilité dans l'espace public. Et l'on peut se demander si nous ne sommes pas à présent entrés dans une période de «fascination pour le mal», pour les bourreaux, dont le succès du roman de Jonathan Littell, *les Bienveillantes*, serait le témoin.

Trois catégories d'acteurs occupent donc toute la place dans les études et le flux courant de l'information. Les victimes ont témoigné et des survivants continuent de préserver la mémoire. Les résistants se sont exprimés sur leurs convictions patriotiques, politiques ou humanitaires. Les exécuteurs, à travers les procès et les interrogatoires ou entretiens menés à cette occasion, ont défendu leurs justifications. Les refusants, eux, ne se sont pas expliqués, n'ont pas invoqué de raisons idéologiques ou morales. Ce n'était, pas, dit Philippe Breton, des résistants, mais des non-exécuteurs. Ils disaient simplement qu'ils ne pouvaient pas tuer, en acceptant de passer pour des lâches, des «chiffes molles», des petites natures. Ils pouvaient être d'accord avec l'idéologie des exterminateurs et les fins poursuivies, mais...

2. Sur la «Grande Terreur» en Union soviétique, Nicolas Werth, qui a été un des auteurs du *Livre noir du communisme*, a publié en 2009 chez Tallandier *L'Ivrogne et la marchande de fleurs. Autopsie d'un meurtre de masse 1937-1938*.

3. Il en va de même pour les refusants dans la vie civile qui décidaient de se tenir à l'écart de l'administration ou le Schindler de la fameuse Liste qui comme d'autres utilisait des déportés dans son entreprise mais s'efforçait, sans conviction résistante, de les maintenir en vie puis de les sauver de la solution finale. Il faut préciser qu'insoumis, déserteurs et objecteurs de conscience ne sont pas considérés par Breton comme des refusants, mais comme des résistants. 250 Témoins de Jéhovah, qui ne se soumettaient pas au service militaire, ont été exécutés par les nazis pendant la guerre.

Breton tire une bonne partie de ses exemples du massacre de Josefow, ville de Pologne, en 1940, sur lequel on dispose d'une solide documentation. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande est chargé « d'éliminer » la population juive de la ville, soit 1800 personnes. 300 hommes valides seront déportés vers des camps de travail, 1500 femmes, enfants et vieillards seront fusillés à bout portant. (En tout 1 350 000 victimes seront abattues sur l'arrière du front de l'Est.) D'après les enquêtes menées et les travaux d'historiens⁴, 15 à 20 % des membres du bataillon, même des officiers, ont refusé d'être – ou de redevenir après une première exécution – des meurtriers de masse. Sans encourir de sanction, au pire ils sont envoyés sur le front.

Confrontés à la même situation – assassiner à froid des êtres humains – exécutés et refusants vont donc faire des choix opposés. Comment comprendre cette « bifurcation » ? On ne tue pas sans raison, écrit Breton, et le refusant n'est pas perméable aux raisons qui font obéir les tueurs. Comme il ne s'en explique pas, il ne reste qu'à faire le long et tortueux parcours des « raisons de tuer » qui n'ont pas prise sur lui mais font basculer des « hommes ordinaires » dans le meurtre de masse.

Les raisons de tuer

L'analyse de ces raisons a été souvent tentée, avec des accentuations diverses selon les auteurs. Un thème est éliminé d'emblée, celui du « pessimisme postmoderne » selon lequel il y aurait dans l'humanité une disposition originaire à la violence et à l'inhumanité. On peut ne pas le suivre dans ce contournement, et penser que les « pulsions meurtrières », si on se fie à l'histoire, restent un vrai problème, sinon un mystère qui, comme « l'anomalie de la refusance », conduit aux confins de l'humanité⁵. Il n'en reste pas moins que, toute hypothèse philosophique mise à part, la progression de l'enquête sur les raisons de tuer donne une information concrète sur les motivations et les conditionnements de la fureur meurtrière.

Parmi les schémas d'interprétation rapidement mis de côté figure aussi le plaisir pathologique de tuer et de faire souffrir, qui est d'ailleurs considéré comme un facteur perturbateur par les organisateurs de massacres. L'étude de Breton ne concerne pas les camps de concentration ou d'extermination, mais les exécutions massives par armes. Quand intervient la violence des comportements, cris et brutalités, elle est surtout fonctionnelle et technique : elle a pour but à la fois d'assurer la docilité des victimes et l'échauffement des exécutants pour leur sinistre tâche. Le recours à la violence est en général facilité et intensifié par des données sociologiques et historiques, par une culture de la violence. En Allemagne, la dureté, la brutalité même de l'éducation à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e a été un facteur influent. Il a été renforcé par la sauvagerie de la Première Guerre mondiale, une partie de ses combattants sont passés par les Corps francs qui ont réprimé la révolution

4. En particulier Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Tallandier, 2007.

5. René Fugler, « Cruauté du monde, cruauté de l'homme », *Réfractions* n° 14, printemps 2005. <http://refractions.plusloin.org/spip.php?article125>

allemande de 1918-19 avant de devenir des agents zélés de l'extermination nazie. Dans la société rwandaise, le niveau de brutalité dans les mœurs était élevé, et là, les refusants ne faisaient pas long feu.

Deux paradigmes explicatifs dominants sont examinés plus longuement, même si Philippe Breton considère qu'ils ne sont pas déterminants quand il s'agit de tuer à la chaîne femmes, enfants et vieillards : la soumission à l'autorité et le racisme. Il rappelle d'abord, puisque son propos concerne le basculement dans la violence d'hommes ordinaires, l'expérience menée aux Etats-Unis au début des années 60 par Stanley Milgram : dans un simulacre d'étude sur le processus d'apprentissage il demande à des cobayes volontaires d'envoyer des décharges électriques de plus en plus fortes (elles sont fictives, mais ils l'ignorent) à de faux cobayes qui simulent la souffrance : les deux tiers vont jusqu'au bout sous couvert de l'autorité scientifique. Dans des situations réelles, quand il s'agit de tuer, cette motivation n'est pas suffisante, même si elle est renforcée par la pression du groupe, qui entre aussi en ligne de compte. De plus, je l'ai déjà mentionné, la « contrainte extrême », la mort pour le récalcitrant, ne s'exerçait pas dans les troupes allemandes, ni dans l'armée américaine au Vietnam ou française en Algérie.

Le racisme n'intervient pas non plus comme ressort déterminant, même quand les exécuteurs sont effectivement racistes. Comme la soumission à l'autorité, c'est un facilitateur : « On ne tue pas parce que les « autres » sont des gens inférieurs, mais en revanche, on se sert de l'idée qu'ils le sont. » Pour des hommes ordinaires, il n'est pas facile de tuer⁶. Il est avéré qu'un bon nombre d'exécuteurs étaient atteints d'une « division psychique » qui s'exprimait en douleurs physiques et troubles mentaux. Dans des lettres à leur famille, des policiers et des soldats détaillent les horreurs qu'ils ont commises, tout en concluant par la douloureuse « nécessité » d'agir ainsi. Au cours de leurs interrogatoires, les participants aux meurtres de masse invoquent une longue série de justifications, avec la conviction du dur devoir accompli. Alors que le refusant renonce à toute déclaration morale ou humanitaire, le tueur développe un discours de rationalité et de légitimité, largement alimenté d'ailleurs par la propagande subie.

L'argument de la vengeance

La motivation la plus puissante et la plus permanente – Philippe Breton fait de ce paradigme une des hypothèses centrales de son étude – est l'argument vindicatif : la vengeance comme ressort fondamental et cadre d'action⁷. Cette interprétation ne nie pas les autres facteurs, mais les englobe. La croyance dans la nécessité de la juste vengeance serait ainsi le ressort essentiel du passage à l'acte. Pour avancer sur ce terrain, Breton s'appuie sur les « paroles de vengeance » si insistantes dans les discours justificatifs mais dont on a peu

6. Breton relève d'ailleurs que les militaires du 101^e bataillon n'étaient pas vraiment des « hommes ordinaires » : les combats de 14-18 et leurs fonctions dans une police aux méthodes expéditives les avaient aguerris...

7. Il reprend en particulier les analyses d'Arno Mayer, *La « Solution finale » dans l'histoire*, La Découverte, 1990, 2002 (Poche).

tenu compte, en particulier à cause de leur fort coefficient d'irrationalité. Cet « argument » intervient massivement dans la propagande nazie et dans les interrogatoires menés après la guerre, mais il est au premier plan aussi des massacres dans les Balkans et au Rwanda. Il est question de devoir et d'honneur, de rendre justice, de venger l'affront, de régler les comptes du passé et de préserver l'avenir. Il ne s'agit pas seulement de punir telle population pour les méfaits qu'elle est censée avoir accomplis ou qu'elle a accomplis, même dans un passé éloigné, mais aussi d'éviter, en éliminant témoins et enfants, qu'elle ne se venge dans le futur.

La propagande pèse lourd dans la diffusion et l'intériorisation de ces convictions. Les juifs, en Allemagne, sont présentés comme des agresseurs pervers et déterminés, qui ont contribué à la démoralisation du pays et au déclenchement des agressions extérieures. Le complot et la menace « judéo-bolchéviques » sont invoqués de plus en plus fortement au fur et à mesure que s'intensifie la guerre contre l'URSS. Tout ce que cette intoxication a de fantasmé et de falsificateur – le coefficient d'irrationalité de l'argument vindicatif – prend une allure de réalité quand les revers et l'ampleur de la défaite se traduisent en humiliation. Les sous-hommes slaves, se révélant redoutables combattants, deviennent des bêtes sauvages. « Pour Mayer, le génocide des Juifs est plus la conséquence des pertes, des échecs et de l'humiliation profonde des nazis après que l'Armée rouge eut cassé l'offensive contre la Russie, que l'exécution d'un plan préétabli. » (p. 148)

La fureur vengeresse, dans les cataclysmes du siècle dernier et plus généralement à travers l'histoire, semble donc bien être le facteur le plus déterminant dans le basculement vers la violence meurtrière. Et c'est arrivé à cette conclusion que Philippe Breton trouve une explication possible de l'énigme du refusant : il ne partage pas cette croyance dans la légitimité de la vengeance, il ne voit pas dans la victime un agresseur, il ne se sent pas capable d'appliquer ce type de « justice ». Alors que l'exécuteur se plante derrière la « morale collective » et son sens du devoir, le refusant peut se ressentir comme un traître, comme un asocial qui se soustrait aux obligations de sa collectivité⁸. Breton voit en lui un individualiste peu sensible aux normes dominantes et réfractaire aux propagandes. De ce fait aussi, il est plus accessible à la conscience du crime commis et à la perception de l'humanité dans l'autre. « La source du progrès intérieur, individuel et collectif, écrit-il à la fin de son livre, est peut-être dans le renoncement à ce que les mœurs anciennes nous ont inculqué, l'esprit vindicatif. »

René Fugler

8. Il faut préciser qu'insoumis, déserteurs et objecteurs de conscience ne sont pas considérés par Breton comme des refusants, mais comme des *résistants*. Deux cent cinquante Témoins de Jéhovah, qui ne se soumettaient pas au service militaire, ont été exécutés par les nazis pendant la guerre.



Je peins une citrouille, pas celle qui se transforme en carrosse doré, comme dans certain conte qui voudrait nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Je peins une citrouille bien réelle, bien en chair, toute en courbes, de celle de son enveloppe à celle de ses côtes dont l'ombre en creux se fond en douceur dans la lumière de ses parties renflées.

Je peins une citrouille bien orange, d'un orange qui oscille entre le jaune et le rouge le plus profond, une citrouille dont la peau à la fois lisse et grumeleuse accroche et me renvoie sa lumière.

Pour ne pas rester à la surface des choses, je tranche dans le vif et fais apparaître cette béance centrale autour de laquelle la chair s'expose, se laisse peindre, à la fois ferme et tendre, d'un ocre teinté d'orange à un blanc à peine teinté de jaune en passant de l'ombre à la lumière.

Et dans l'entre-deux, toujours avec le pinceau, je donne à voir les filaments duveteux retenant les graines prêtes à être semées.

*Nelly Trumel,
22 septembre 2007*

Des Réfractaires écrivent, publient, traduisent, éditent...

Martha Ackelsberg, « *La vie sera mille fois plus belle* », les *Mujeres libres, les anarchistes espagnols et l'émancipation des femmes*, traduit par Marianne Enckell et Alain Thévenet. Atelier de création libertaire, 2010.

Eduardo Colombo, *L'Espace politique de l'anarchie. Esquisses pour une philosophie politique de l'anarchisme*. Atelier de création libertaire, 2008.

Le Don de la liberté, les relations d'Albert Camus avec les libertaires. Rencontres méditerranéennes Albert Camus de Lourmarin, 2009. Avec des contributions de Sylvain Boulouque, Alessandro Bresolin, Marianne Enckell, Séverine Gaspari, Charles Jacquier, Lou Marin, Progreso Marin, Wally Rosell, Philippe Vanney.

Elisée Reclus, Paul Vidal de la Blache. *Le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui. Autour de 1905*. L'Harmattan, 2009. Avec des contributions de Claire Auzias, Gaetano Manfredonia, Peter Marshall, Marianne Enckell, John Clark, Ronald Creagh, Philippe Pelletier et bien d'autres.

Marianne Enckell, Jean Wintsch, Charles Heimberg, *L'École Ferrer de Lausanne*, Entremonde, 2010.

Guillaume de Gracia, *L'horizon argentin ; petite histoire des voies empruntées par le pouvoir populaire, 1860-2001*. CNT-Région parisienne, 2009.

Edouard Jourdain, *Proudhon, le socialisme libertaire*. Michalon, collection Le Bien commun, 2010.

Irène Pereira, *Anarchistes*, La Ville brûle, collection engagé-e-s, 2009. — *Peut-on être radical et pragmatique*, Textuel, collection Petite encyclopédie critique, 2010.

Philosophie et anarchisme, par Daniel Colson, Ronald Creagh, Vivien Garcia, Irène Pereira et Alain Thévenet. Atelier de création libertaire, 2009.

Le syndicalisme révolutionnaire, la Charte d'Amiens et l'autonomie ouvrière. Éditions CNT Région parisienne, 2009. Avec des contributions de Miguel Chueca, Daniel Colson, David Rappe, Maurizio Antonioli, Francisco Madrid, João Freire, Alexandre Samis, René Berthier, Anthony Lorry.